

La controverse entre Emmanuel Kant et Johann August Eberhard

Du point de vue d'Eberhard

Introduction, traduction, notes, chronologies et bibliographie par Aurélien Bonin

*Le texte original, augmenté d'un commentaire en allemand,
fera l'objet d'une publication en Allemagne
chez le Hallescher Verlag Geistes- und Kulturgeschichte*

*La traduction française des sept articles
d'Eberhard est en cours de publication*

*Une conférence réunissant des philosophes allemands et français
spécialistes de la question se tiendra dans le courant de l'année 2006*

Rares furent les interventions publiques de Kant. Il en est pourtant une qui fit date: sa « réponse » aux arguments qu'Eberhard avança contre la *Critique de la raison pure*. La renommée de Kant et l'importance de sa *Critique* masquent totalement l'apport de ses contemporains. S'ajoute à cela le fait que les historiens de la philosophie, lorsqu'ils s'intéressent à ces auteurs, sont parfois prisonniers du point de vue kantien. Or les contemporains de Kant, loin d'être simplement les continuateurs de ce que firent Leibniz et Wolff, comme Kant le voudrait, sont aussi d'intérêt en tant que témoins d'une pensée philosophique allemande qui a évolué. Ces « mineures » témoignent ainsi des évolutions qu'a connues le courant dogmatique depuis Leibniz et Wolff.

Parmi ces contemporains, il en est un, Johann August Eberhard, qui devrait tout particulièrement retenir notre attention. En effet, si Kant prit le temps de répondre à ce que l'on considère, à tort, comme les attaques d'Eberhard, alors qu'il était affairé à parachever la rédaction du dernier pan de son projet critique, la *Critique de la faculté de juger*, c'est bien que ce dernier avait touché la corde sensible, à un moment qui plus est déterminant dans l'histoire de la propagation du criticisme.

Nous donnons ici la traduction de l'un des sept articles qu'Eberhard publia dans sa revue, le *Philosophisches Magazin*, organe essentiel du dogmatisme de l'époque. Déjà la lecture de ce premier article montre clairement que le dogmatisme, tel qu'Eberhard le développe, est loin de se confondre avec le dogmatisme de Leibniz, et donc qu'il est important de sortir de la définition kantienne du dogmatisme telle qu'on peut la lire dans la *Critique*. Afin de permettre une meilleure intellection du texte d'Eberhard ainsi qu'une vue d'ensemble de la controverse, nous faisons précéder le texte d'une chronologie donnant les principales dates de la controverse qui opposa Kant à Eberhard, d'une biographie d'Eberhard, la traduction de l'article étant suivie d'une bibliographie qui intègre les sources françaises et allemandes.

-- Retour en haut de page --

La controverse en quelques dates

1770 Notes privées d'Eberhard réfutant la théorie de l'espace et du temps telle que Kant la développe dans son *De mundi sensibilis atque intelligibilis forma et principiis* de la même année (ces notes furent découvertes par Alexander Altmann, lors de recherches en vue de la rédaction d'une monographie sur Moses Mendelssohn). On peut considérer ce texte comme la toute première prise de parti d'Eberhard contre la théorie kantienne.

1781 Publication de la *Critique de la raison pure*. Dès cette époque, Kant planifiait une œuvre destinée à populariser les idées essentielles de son ouvrage principal.

1782, 19 janvier Recension de la *Critique* par Christian Garve dans les *Göttingische Anzeigen*. L'erreur de Garve est de rapprocher l'idéalisme de Kant de celui de Berkley.

7 août 1783 Lettre de Kant à Garve sur les problèmes de réception que connaît la *Critique*, problèmes qu'il attribue aux nombreux concepts nouveaux qui s'y trouvent.

1783 Publication par Kant des *Prolegomènes* en vue de mieux se faire comprendre, avec, en annexe, une première prise de position par rapport à la mécompréhension de son œuvre.

1784 Publication des *Explicitations (Erläuterungen)* de Johann Schulz, l'un des kantien les plus fidèles et les plus brillants.

1786/87 Karl Leonhard Reinhold, kantien qui très vite s'émancipera de la pensée du philosophe de Königsberg, publie ses *Lettres (Briefe)* dans le *Teutscher Mercur*. Il rendit de fiers services à Kant pour ce qui est de la diffusion du criticisme, de même que Schultz. Tous deux prendront plus tard le parti de Kant dans la controverse.

1787 Réédition de la *Critique*, augmentée d'une nouvelle préface dans laquelle Kant s'en prend assez durement à Wolff et surtout à Leibniz, et plus généralement à la métaphysique avant lui.

1788-1790 Phase nodale de la controverse

Du début de l'année et jusqu'en 1792 Publication par Eberhard du *Philosophisches Magazin* à Halle, qu'il conçoit comme une réponse à la deuxième édition de la *Critique*. Eberhard y publie des auteurs comme Johann Gebhard Ehrenreich Maaß, Adam Weishaupt, Johann Friedrich Flatt ou Johann Georg Heinrich Feder.

Janvier annonce de la question posée par l'Académie des Sciences de Berlin (en français, même si les réponses sont rédigées en allemand): "Quels sont les progrès réels de la Métaphysique en Allemagne depuis le temps de Leibnitz et de Wolf?" N'ayant reçu au 1er janvier 1792 qu'une seule réponse, l'Académie reporta l'échéance à 1795.

1789, début mars Pour la première fois, Ludwig Heinrich Jakob attire l'attention de Kant sur le *Philosophisches Magazin* d'Eberhard.

Avril Reinhold incite Kant à une brève explication publique où il affirmerait qu'on ne l'a pas compris. Il se propose de publier le texte, voire de l'augmenter. Il lui dit qu'Eberhard dissuade ses étudiants de lire la *Critique*.

9 avril Lettre de Reinhold à Kant, lui proposant de répliquer à Eberhard à sa place, pour éviter à Kant toute perte de temps dans la rédaction de sa *Critique de la faculté de juger*. Reinhold lui explique que le public serait convaincu qu'Eberhard et ceux qui participent à sa revue auraient réfuté le criticisme.

2 et 19 mai Kant répond à Reinhold dans deux longues lettres. Il explique ne pouvoir porter de jugement pour l'instant, faute d'avoir en sa possession tous les volumes du *Philosophisches Magazin*. Il fournit à Reinhold du matériel en vue d'une éventuelle réponse.

21 octobre Kant change d'avis. Il explique à Reinhold qu'il lui fera parvenir un texte. D'ici là, il lui demande de laisser l'affaire de côté. En effet, le risque était grand aux yeux de Kant que Reinhold, dont la pensée commençait à prendre ses distances par rapport au projet critique, ne trahisse sa pensée. Inquiété par ce que lui rapportait Reinhold, Kant se pressa de terminer la rédaction de la *Critique de la faculté de juger*.

1er Décembre Kant informe Reinhold qu'il a rédigé un texte contre Eberhard.

De 1789 à 1791 Johann Heinrich Abicht et Friedrich Gottlieb Born, deux kantien, publient contre Eberhard un *Neues Philosophisches Magazin*.

1790 Publication de *Sur une découverte (Über eine Entdeckung nach der alle neue Kritik der reinen Vernunft durch eine ältere entbehrllich gemacht werden soll)* et de la *Critique de la faculté de juger* à la foire du livre de Pâques.

Publication d'un nouveau tome du *Philosophisches Magazin* avec une réponse d'Eberhard au texte de Kant. Dans la phase ultime de la controverse, les eberhardiens, et surtout Maaß, se concentrent sur Johann Schultz, l'un des meilleurs élèves de Kant, que ce dernier avait prié de répondre à sa place au deuxième volume du *Philosophisches Magazin*.

1791 Réédition du *Sur une découverte*. Le texte n'en sera pas modifié, malgré la réaction d'Eberhard.

1792, 24 août Deuxième recension de la *Critique de la raison pure* dans les *Gothaische Gelehrte Zeitungen* par Ewald. Le jugement porté sur Kant y est plus positif.

Jusqu'au milieu de l'année 1795 Publication par Eberhard du *Philosophisches Archiv*, qui prend le relais du *Philosophisches Magazin*.

1794 Kant commence la rédaction d'un texte en réponse à la question posée par l'académie, mais le texte demeurera inachevé.

1795 Fin de la controverse, avec la remise des prix par l'Académie de Berlin. Johann Christoph Schwab, un eberhardien, reçut le premier prix. Il faut toutefois noter que les deuxième et troisième prix furent attribués à des kantien, Abicht et Reinhold, et donc que le criticisme avait réussi à s'imposer.

1796 Deuxième réédition du *Sur une découverte*. Cette réédition témoigne d'un grand intérêt de la part du public.

-- Retour en haut de page --

1739 Naissance de Johann August Eberhard à Halberstadt (Saxe-Anhalt). Son père, Karl Christoph Eberhard, est chantre à l'église Saint Martini de Halberstadt et enseigne dans l'école qui en dépend. Johann August suit jusqu'en 1756 l'instruction de son père et devient élève de l'école Saint-Martini.

1756 Il débute des études de théologie, de philologie et de philosophie à l'université de Halle où il suit les cours de Baumgarten.

1759 Retour à Halberstadt, il devient précepteur du fils cadet du baron von der Horst.

1763 Il fait la connaissance, à Berlin où il a suivi von der Horst, de Moses Mendelssohn et de Friedrich Nicolai, grands noms de l'*Aufklärung* berlinoise qui l'éloignent de l'orthodoxie théologique. Il rédigea des recensions dans la *Allgemeine deutsche Bibliothek* de Friedrich Nicolai, organe plutôt opposé à Kant et qui fera bonne presse au *Philosophisches Magazin* d'Eberhard (par la plume de Gottlieb ErnstSchulze).

1768 Eberhard est prédicateur dans une maison de correction et devient pasteur dans le village de pêcheurs de Stralow (aujourd'hui Stralau, intégré à Berlin, fine avancée terrestre entre la Spree et le Rummelsburger See).

1772 Parution de sa *Neue Apologie des Sokrates* qui fait grand bruit et dans laquelle Eberhard s'oppose au dogme de la damnation éternelle des païens, considérant que ce dogme est contraire à la morale à l'humanité. Ceci le fit entrer en conflit avec Lessing.

1774 Il devient pasteur à Charlottenburg.

1776 Il reçoit le premier prix de l'Académie de Berlin pour son traité *Allgemeine Theorie des Denkens und Empfindens*.

1778 Il est nommé, à la suite de Georg Friedrich Meier, lui même successeur de Wolff, responsable de la chaire de philosophie à l'université de Halle. Présentation de *Von dem Begriff der Philosophie und ihren Theilen*. La faculté de Philosophie de l'université de Halle lui remet le titre de docteur en philosophie (arts libéraux).

1781 À partir de cette date Eberhard publie une série de manuels en parallèle aux cours magistraux qu'il dispense: *Vorbereitung zur natürlichen Theologie* (réédité en 1787 sous le titre *Vernunftlehre der natürlichen Theologie* et dont Kant se servit comme base pour certains de ses cours magistraux); *Sittenlehre der Vernunft* (1781, 1786) ; *Theorie der schönen Wissenschaften* (1783, 1786, 1790) ; *Allgemeine Geschichte der Philosophie* (1788, 1796) ; *Kurzer Abriss der Metaphysik* (1794).

1782 Parution de *Amyntor, eine Geschichte in Briefen*, ouvrage dans lequel il réfute le système épicurien.

1784 Eberhard participe à la question mise au concours par l'Académie de Berlin (instance fondamentale de la vie spirituelle allemande à l'époque) sur l'universalité de la langue française. Il ne connaîtra aucun succès mais publiera le texte dans ses *Vermischte Schriften*. Il commence à s'intéresser au problème du langage, à travers celui de la synonymie.

1785/1786 Il s'engage dans la querelle du spinozisme aux côtés de son ami Mendelssohn, querelle qui opposa Mendelssohn à Friedrich Heinrich Jacobi.

1786 Il devient membre de l'Académie de Berlin.

1788 Début de la publication de son *Philosophisches Magazin* en réaction à la réédition de la *Critique de la raison pure*.

1790 Parution simultanée de la *Critique de la Faculté de Jurer* et du *Sur une découverte*.

1792 Le *Philosophisches Magazin* interrompt sa publication après quatre tomes. Eberhard fonde le *Philosophisches Archiv*. En réaction aux événements de la Révolution française, Eberhard se fait défenseur de l'ordre existant, surtout dans son *Über die Staatsverfassung und ihre Verbesserung, ein Handbuch für teutsche Bürger und Bürgerinnen aus den gebildeten Ständen, in kurzen und faßlichen Vorlesungen über bürgerliche Gesellschaft, Staat, Monarchie, Freyheit, Gleichheit, Adel und Geistlichkeit* (Halle 1793-1794) et *Über die wohlgeordnete Monarchie. In Briefen an einen Freund in der Schweiz (Jahrbücher der preußischen Monarchie, avril 1798)*.

1795 Remise du prix de l'Académie des Sciences de Berlin pour la question de 1788 sur les progrès de la métaphysique en Allemagne depuis l'époque de Leibniz et de Wolff à un partisan d'Eberhard: Johann Christoph Schwab. Interruption de la publication du *Philosophisches Archiv*. Ces deux événements marquent la fin de la controverse qui opposa Kant et Eberhard.

1795 Début de la parution de *Versuch einer allgemeinen deutschen Synonymik der sinnverwandten Wörter der hochdeutschen Mundart* (de 1795 à 1802)

1799 Eberhard prend la défense de Fichte lorsque l'on fit à ce dernier le reproche d'athéisme.

1805 Eberhard est décoré du titre de conseiller privé.

1807/1808 Parution de *Geist des Christentums*, en réaction au *Génie du Christianisme* (1802) de Chateaubriand, dans lequel Eberhard affirme la nécessité de fonder le christianisme en raison, contre Chateaubriand qui prône une religion du sentiment.

1808 La faculté de théologie de l'université de Halle nomme Eberhard Docteur en Théologie.

1809 Mort d'Eberhard à Halle.

Bibliographie

Littérature primaire: Écrits de Johann August Eberhard

- *Neue Apologie des Sokrates, oder Untersuchung der Lehre von der Seligkeit der Heiden*. Berlin et Stettin: Nicolai 1772. 2^e édition augmentée 1776. Deuxième volume 1778. 3^e édition du premier volume 1788.
- *Neue Apologie des Sokrates, oder Untersuchung der Lehre von der Seligkeit der Heiden*. Nouvelle édition augmentée Frankfurt; Leipzig, 1787.
- *Examen de la doctrine touchant le salut des païens, ou Nouvelle apologie pour Socrate*, par Mr Jean Auguste Eberhard, Traduit de l'allemand. Amsterdam: E. Van Harrevelt 1773.
- *Allgemeine Theorie des Denkens und Empfindens. Eine Abhandlung, welche den von der Königlichen Akademie der Wissenschaften in Berlin auf das Jahr 1776 ausgesetzten Preis erhalten hat*. Berlin 1776. Nouvelle édition augmentée. Berlin: C. F. Voss und Sohn 1786. (Reprod. Bruxelles: Culture et civilisation 1968).
- *Von dem Begriffe de Philosophie und ihren Theilen, ein Versuch womit beim Antritt des [...] Amtes eines [...] Lehrers der Philosophie [...] zu Halle seine Vorlesungen ankündigt Johann August Eberhard*. Berlin: C. F. Voss 1778.
- *Vorbereitung zur natürlichen Theologie, zum Gebrauch akademischer Vorlesungen*. Halle: Waisenhaus 1781.
- *Sittenlehre der Vernunft*. Berlin 1781. 2^e édition 1786. (Photomechan. Reproduktion, Frankfurt a.M., Athenäum).
- *Amyntor. Eine Geschichte in Briefen*, éditée par J. A. Eberhard. Berlin et Stettin: chez Friedrich Nicolai 1782.
- *Theorie der schönen Künste und Wissenschaften, zum Gebrauch seiner Vorlesungen*. Halle: Buchhandlung des Waisenhauses 1783.21786. 31790.
- *Vermischte Schriften*. Première partie. Halle: Johann Jacob Gebauer 1784. *Ueber die Gespensterfurcht: Gespraech und Briefe* de Friedrich Wilhelm Klaeden, avec une préface et une postface de Johann August Eberhard, Halle: Gebauer, 1784.
- *Johann Gottlob Krueger's Traeume*. Avec une préface de Joh. August Eberhard. Nouvelle édition augmentée, Halle: Hemmerde, 1785.
- *Ueber den Werth der Empfindsamkeit besonders in Rücksichte auf die Romane*. Accompagné d'une postface sur la valeur morale de la sensibilité. Halle: chez Johann Jacob Gebauer 1786.
- *Paralipomena ad historiam doctrinae de associatione idearum*. Johann August Eberhard [Praeses]. Io. Gebhard Ehrenreich Maaß [Resp.]. Halle: Heller 1787.
- *Allgemeine Geschichte der Philosophie, zum Gebrauch akademischer Vorlesungen*. Halle: Hemmerde et Schwetschke 1787. 21788. 31796.
- *Neue Vermischte Schriften* de Johann August Eberhard, Prof. de Phil. à Halle et membre de l'Académie des sciences de Berlin. Halle: chez Johann Jacob Gebauer 1788.
- *Vertheidigung des Wuchers, worin die Unzuträglichkeit der gegenwärtigen gesetzlichen Einschränkungen der Bedingungen beim Geldverkehr bewiesen wird*. Halle: Gebauer 1788.
- *Über die Staatsverfassungen und ihre Verbesserung, ein Handbuch für teutsche Bürger und Bürgerinnen aus den gebildeten Ständen, in kurzen und faßlichen Vorlesungen über bürgerliche Gesellschaft, Staat, Monarchie, Freyheit, Gleichheit, Adel und Geistlichkeit*. Berlin: Voss 1793-1794.
- *Kurzer Abriß der Metaphysik mit Rücksicht auf den gegenwärtigen Zustand der Philosophie*. Halle 1794.
- *Auszug aus der allgemeinen Geschichte der Philosophie*. Halle: Hemmerde et Schwetschke 1794.
- *Ist die augsburgische Confession eine Glaubensvorschrift der lutherischen Kirche? in Briefen eines alten lutherischen Predigers an seinen jungen Amtsbrudern*. Halle: Renger 1795.
- *Versuch einer allgemeinen teutschen Synonymik, in einem kritisch-philosophischen Wörterbuch der sinnverwandten Wörter der hochteutschen Mundart*. 6 volumes. Halle: J. G. Ruff 1795-1802. 21806.
- "Über die wohlgeordnete Monarchie, in Briefen an einen Freund in der Schweiz". In: *Jahrbücher der preußischen Monarchie*, Avril 1798, p. 397-414.
- *Versuch einer genauern Bestimmung des Streitpunctes zwischen Hrn. Professor Fichte und seinen Gegnern*. Halle: Waisenhaus 1799.
- *Ueber den Gott des Herm Professor Fichte und den Götzen seiner Gegner: eine ruhige Prüfung seiner Appellation an das Publikum in einigen Briefen*. Hrsg. von Johann August Eberhard. Halle: Hemmerde und Schwetschke 1799.

- *De superstitione* de Johann August Eberhard; Henricus Christianus Millies. Halis Saxonum: Schimmelpfennig 1801.
- *Der Geist des Urchristenthums. Ein Handbuch der Geschichte der philosophischen Cultur für gebildete Leser aus allen Ständen in Abendgesprächen*, édité par J. A. Eberhard. 3 parties. Halle: Renger 1807-1808.
- *Handbuch der Aesthetik für gebildete Leser aus allen Ständen, in Briefen herausgegeben von Johann August Eberhard*. Deuxième édition augmentée Halle: Hemmerde und Schwetschke 1807- 1815.
- "Gutachten gegen Kants Raum-Zeit-Lehre". In: Altmann, Alexander: "Eine bisher unbekannte frühe Kritik Eberhards an Kants Raum- und Zeitlehre". In: *Kant-Studien* 79 (1988), p. 320- 341.
- *Leibniz-Biographien*. Hildesheim: Olms 1982.
- *Ueber Staatsverfassungen*. Kronberg: Scriptor 1977.
- *Philosophisches Magazin*, édité par J. A. Eberhard. 4 volumes. Halle: Gebauer 1788-1792.
- *Philosophisches Archiv*, édité par J. A. Eberhard. 2 volumes. Berlin: Matzdorf 1792-1795.

-- Retour en haut de page --

Littérature secondaire

- Allison, Henry E. (1973): *The Kant-Eberhard Controversy. An English translation together with supplementary materials and a historical-analytic introduction of Immanuel Kant' s "On a Discovery According to which Any New Critique of Pure Reason Has Been Made Superfluous by an Earlier One. / über eine Entdeckung nach der alle neue Kritik der reinen Vernunft durch eine ältere entbehrlich gemacht werden soll."* Baltimore et Londres.
- Aschenberg, Reinhold (1982): *Sprachanalyse und Transzendentalphilosophie*. Stuttgart. (Deutscher Idealismus. Philosophie und Wirkungsgeschichte in Quellen und Studien, volume 5).
- Batscha, Zwi (1989): *Despotismus von jeder Art reizt zu Widersetzlichkeit. Die Französische Revolution in der deutschen Populärphilosophie*. Frankfurt a.M.: Suhrkamp.
- Baumgarten, Alexander Gottlieb (1961): *Metaphysica*. Halle 1768; première édition 1739. Réédition Hildesheim: Olms.
- Bödeker, Hans Erich (1990): "Von der Magd der Theologie zur ‚Leitwissenschaft‘. Vorüberlegungen zu einer Geschichte der Philosophie des 18. Jahrhunderts". In: *Das Achtzehnte Jahrhundert* 14/1, p. 19-57.
- Böhm, Elisabeth (1981): *Die Auseinandersetzung zwischen 1. Kant und J. A. Eberhard über Fragen der Asthetik und Rhetorik. Eine semiotische Untersuchung*. Diss. Stuttgart.
- *Leben Schleiermachers. Premier volume, première partie: 1768-1802, deuxième partie: 1803-1807 sur la base de la première partie, Gesammelte Schriften*, volume 13, Vandenhoeck & Ruprecht 1970.
- Eberstein, Wilhelm L. G. (1794/1799): *Versuch einer Geschichte der Logik und Metaphysik bey den Deutschen von Leibnitz bis auf die gegenwärtige Zeit*. 2 volumes. Halle.
- Ferber, Eduard recte O. (1894): *Der philosophische Streit zwischen I. Kant und Johann Aug. Eberhard*. Diss. Gießen. Berlin.
- Fichant, Michel: "L'espace est représenté comme une grandeur infinie donnée" : la radicalité de l'Esthétique , in revue *Philosophie*, n° 56, 1997, p. 3-48.
- Formigari, Lia (1994): *La sémiotique empiriste face au kantisme*. Liège: Mardaga.
- Gäbe, Lüder (1959): "Artikel Eberhard". In: *Neue deutsche Biographie*. Edité par la Historische Kommission bei der Bayrischen Akademie der Wissenschaften, volume 4. Berlin, p. 240- 241.
- Gawlina, Manfred (1996): *Das Medusenhaupt der Kritik. Die Kontroverse zwischen Immanuel Kant und Johann August Eberhard*. Berlin, New York. (Kantstudien. Ergänzungshefte 128).
- Gram, Moltke S. (1980): "The Crisis of Syntheticity: The Kant-Eberhard Controversy". In: *Kant-Studien* 71, p. 155-180.
- Haßler, Gerda (1991): *Der semantische Wertbegriff in Sprachtheorien vom 18. bis zum 20. Jahrhundert*. Berlin: Akademie-Verlag.
- Haßler, Gerda, *Johann August Eberhard, ein streitbarer Geist an den Grenzen der Aufklärung*,
- Hinske, Norbert (1970): *Kants Weg zur Transzendentalphilosophie. Der dreißigjährige Kant*. Stuttgart. 21987.
- Hinske, Norbert (1977): "Artikel Kant". In: *Neue deutsche Biographie*, volume II, Berlin, p. 110.
- Hinske, Norbert (Éd.) (1989): *Zentren der Aufklärung I. Halle: Aufklärung und Pietismus*. Heidelberg. (= Wolfenbütteler Studien zur Aufklärung. T. 15).
- Hülsen (= Hegekern), August Ludwig (1796): *Prüfung der von der Akademie zu Berlin aufgestellten Preisfrage: Was hat die Metaphysik seit Leibnitz und Wolf für Progressen gemacht?* Altona.

- Jakob, Ludwig Heinrich (1791): "Über Erkennen; ein Vorschlag zur Beilegung einiger philosophischer Streitigkeiten". In: *Allgemeines Magazin für kritische und populäre Philosophie*. volume 1, partie 1, p. 1- 17.
- Jenisch, Daniel (1796): *Über den Grund und Werth der Entdeckungen des Herrn Professor Kant in der Metaphysik. Moral und Ästhetik. Nebst einem Sendschreiben des Verfassers an den Herrn Professor Kant über die bisherigen günstigen und ungünstigen Einflüsse der kritischen Philosophie* Berlin.
- *Kants gesammelte Schriften*; éditées par la Königliche Preußische Akademie der Wissenschaften. [=AK]. T. 1: Berlin 1902; 21910, T. 2: 1905; 21912, T. 3, T. 4: 1904; 21911, T. 5: 1908; 21913. T. 7: 1907; 21917, T. 8: 1912; 21923, T. 9: 1923, T. 10: 1900; 21922, T. II: 1900; 21922, T. 12: 1902, T. 18: 1928. T. 20: 1942. T. 20: 1942, T. 28,2,2,: 1972.
- Kant, Immanuel (1755): *Principiorum primorum cognitionis metaphysicae dilucidatio*. Königsberg. [= AK T. 1, p. 385-416; Éd. K. Lasswitz].
- Kant, Immanuel (1770): *De mundi sensibilis arque intelligibilis forma et principiis*. Königsberg. [AK T. II, p. 385-402; Éd. E. Adickes].
- Kant, Immanuel (1781): *Kritik der reinen Vernunft*. 1ère édition Riga [= AK T. IV, p.1-252; Éd. B. Erdmann], 2ème édition: Riga 1787 [=AK T. III; Éd. B. Erdmann].
- Kant, Immanuel (1783): *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik, die als Wissenschaft wird auftreten können*. Riga [AK T. IV, p. 253-384; Éd. B. Erdmann].
- Kant, Immanuel (1785): *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*. Riga [= AK T. IV, p. 385-464; Éd. P. Menzer].
- Kant, Immanuel (1788): *Kritik der praktischen Vernunft*. Riga [= AK, T. V, p. 1-164; Éd. P. Natorp].
- Kant, Immanuel (1790): *Kritik der Urtheilskraft*. Berlin et Libau [= AK T. V, p. 165-486; Éd. W. Windelband].
- Kant, Immanuel (1790): *Über eine Entdeckung, nach der alle neuere Kritik der reinen Vernunft durch eine ältere entbehrlich gemacht werden soll*. Königsberg [AK T. VIII, p. 185-252. Éd. H. Maier]. Emmanuel Kant, *Réponse à Eberhard*, traduction, introduction et notes de Roger Kempf, Vrin 1959; *Œuvres philosophiques*, Tome II : Des Prolegomènes aux Écrits de 1791: *Les Écrits de 1783-1784 - Les Écrits de 1785 - Les Écrits de 1786 à 1788 - La Critique de la raison pratique - Les Écrits de 1789 et la Critique de la faculté de juger - Les Écrits de 1790-1791*. Édition publiée sous la direction de Ferdinand Alquié avec la collaboration de Claude Berry, Luc Ferry, François de Gandt, Pierre Jalabert, Jean-René Ladmiral, Marc de Launay, Jacques Rivelaygue, Jean-Marie Vaysse et Heinz Wismann, Collection Bibliothèque de la Pléiade 1985, Gallimard traduction de J.-L. Delamarre; Emmanuel Kant: *Réponse à Eberhard*, introduit, traduit et annoté par Jocelyn Benoist, Paris, Vrin, collection « Textes & Commentaires » 1999.
- Kant, Immanuel (1795): *Preisschrift über die Fortschritte der Metaphysik*, éd. par F. Th. Rink. [AK, T. XX, p. 253-332; éd. G. Lehmann].
- Kant, Immanuel (1798): *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*. Königsberg [= AK T. VII, p. 117-334; éd. O. Külpe].
- Kant, Immanuel: *Briefwechsel*; éd. par R. Reicke. AK T. X-XII.
- Kant, Immanuel: *Vorlesungen*. AK, T. 18 [Éd. E. Adickes] et T. 28,2,2, [Éd. G. Lehmann].
- Kopper, Joachim (1975): "Kants Stellungnahme zum ontologischen Gottesbeweis in seinen Randbemerkungen zu Eberhards, Vorbereitung zur natürlichen Theologie". In: *Analecta Anselmiana* IV/1, p. 249-253.
- La Rocca, Claudio (Édition, traduction et introduction) (1994): *Immanuel Kant: Contro Eberhard. La polemica sulla critica della ragion pura*. Pisa.
- Lachmann, Karl (Hg.) (1895/1897): *Gotthold Ephraim Lessings sämtliche Schriften*. 3ème édition. T. II: Stuttgart 1895 [réimpression Berlin 1968], T. 12: Leipzig 1897 [réimpression Berlin 1968].
- Lauschke, Marion (Hg.) (1998): *Der Streit mit Johann August Eberhard / Immanuel Kant*. Éd. et annoté par Marion Lauschke, avec une introduction de Manfred Zahn, Meiner, Hamburg.
- Maaß, Johann Gebhard Ehrenreich (1788): *Briefe über die Antinomie der Vernunft*. Halle.
- Mendelssohn, Moses (1976/1977): *Gesammelte Schriften*. Éd. par Alexander Altmann et al.. T. 12.2 et 13: *Briefwechsel*. Stuttgart.
- Menzer, Paul (1918/19): "Zu Kants Zensurschwierigkeiten". In: *Kant-Studien* 23, p. 380-382.
- Michaelis, Johann David et al. *Dissertation qui a remporté le prix proposé par l'Académie Royale des sciences et belles lettres de Prusse, sur l'influence réciproque du langage sur les opinions, et des opinions sur le langage, avec les pièces qui ont concouru*. Berlin: Haude et Spener, 1760.
- *Neues philosophisches Magazin zur Erläuterung und Anwendung des Kantischen Systems bestimmt*, éd. par J. H. Abicht et J.G. Born. En 2 volumes. Leipzig 1789-1791.
- Nicolai, Friedrich (1810): *Gedächtnißschrift auf Johann August Eberhard*. Berlin et Stettin. Noesselt, Johann August (1795) *Academiae Fridericianae Prorektor Jo. Augustus Eberhardus ... indicit*. Praecedvnt Animadversiones In Sensvm Librorvm Sacrorvm Moralem. Halae: Hendel.
- Paolinelli, Marco (1969): "I motivi della polemica antikantiana di J. A. Eberhard". In: *Contributi dell'Istituto di Filosofia* I, p. 35-80. =

Publicazioni dell'Università cattolica del Sacro Cuore. Contributi. Serie terza. Scienze filosofiche, 14. Milano.

• *Preisschriften über die Frage: Welche Fortschritte hat die Metaphysik seit Leibnizens und Wolffs Zeiten in Deutschland gemacht?* de Johann Christoph Schwab (p. 1-170), Karl Leonhard Reinhold (p. 171-254; daté du 19. Mai 1795) et Johann Heinrich Abicht (S. 255-469). Édité par la Königliche Preußische Akademie der Wissenschaften. Berlin 1796.

• Puech, Michel: *Kant et la causalité : étude sur la formation du système critique*, Paris, Vrin, 1990.

• Rautet, Gérard, *Aufklärung. Les Lumières allemandes*. Textes et commentaires, Paris, Flammarion, 1995.

• Rehberg, August Wilhelm (1828): *Sämmtliche Schriften*. T. 1. Hannover 1828.

• Reinhold, Karl Leonhard (1790): *Beyträge zur Berichtigung bisheriger Mißverständnisse der Philosophen*. premier volume, *das Fundament der Elementarphilosophie betreffend*. Jena.

• Reinhold, Karl Leonhard (1790-1792): *Briefe über die Kantische Philosophie*. Leipzig (2 tomes).

Reinhold, Karl Leonhard (1794): *Beyträge zur Berichtigung bisheriger Mißverständnisse der Philosophen*. Zweyter Band, *die Fundamente des philosophischen Wissens, der Metaphysik, Moral, moralischen Religion und Geschmackslehre betreffend*. Jena.

• Reinhold, Karl Leonhard (1797): *Über den gegenwärtigen Zustand der Metaphysik und der transzendentalen Philosophie überhaupt. Neue, um die Hälfte vermehrte Ausgabe meiner Beantwortung der Berliner Preisfrage [...]*. In: Reinhold, K. L.: *Auswahl vermischter Schriften*. Teil II. Jena, p. 1-363.

• Richter, A. (1877): Article "Eberhard". In: *Allgemeinedeutsche Biographie*. T. 5. Leipzig, p. 569-571.

• Ricken, Ulrich. *Sprache, Anthropologie, Philosophie in der französischen Aufklärung. Ein Beitrag zur Geschichte des Verhältnisses von Sprachtheorie und Weltanschauung*. Berlin: Akademie-Verlag, 1984.

• Röhr, Werner (Hg.) (1991): *Appellation an das Publikum... Dokumente zum Atheismusstreit. Jena 1798/99*. Deuxième édition revue et augmentée. Leipzig: Reclam. (Reclam-Bibliothek, T. 1179).

• Schultz, Johannes (1792): *Prüfung der Kantischen Kritik der reinen Vernunft*. 2. Theil. Königsberg.

• Stapfer: article *Eberhard*. In: *Biographie universelle. Ancienne et moderne* [éd. par Michaud]. 2ème édition, t. 12. Paris 1855.

• Thomas-Fogiel, Isabelle: *Critiquedelareprésentation Étude sur Fichte*, Vrin Paris 2000.

• Thomas-Fogiel, Isabelle: „Dogmatisme et criticisme: les arguments des leibniziens dans la revue d'Eberhard“, *Revue de Métaphysique et de morale*, n°4, 2001.

• Thomas-Fogiel, Isabelle: *Fichte Réflexion et Argumentation*, Paris, Vrin 2004.

• De Vleeschauwer, Henri-Jean de: *La déduction transcendantale dans l'œuvre de Kant, 1934-37*, reproduit in Garland Publishing, New York et Londres, 1976.

• Wolff, Christian (1719): *Vernünfftige Gedanken von Gott, der Welt und der Seele des Menschen, auch allen Dingen überhaupt*. 1ère édition; 4ème édition Halle 1740.

• Wundt, Max (1945): *Die deutsche Schulphilosophie im Zeitalter der Aufklärung*. Tübingen 1945 (Réédition Hildesheim 1964).

• Zahn, Manfred: *Fichtes Sprachproblem und die Darstellung der Wissenschaftslehre*. In : *Der transzendente Gedanke*. Éd. par K. Hammacher. Hamburg 1981; p. 155-167.

-- Retour en haut de page --

Sur les bornes de la connaissance humaine

Le texte original, augmenté d'un commentaire en allemand, fera l'objet d'une publication en Allemagne chez le Hallescher Verlag Geistes- und Kulturgeschichte. AURELIEN BONIN

Sur les bornes de la connaissance humaine [\[1\]](#)

« Et hoc habet animus argumentum divinitatis suae,
quod illum divina delectant: nec ut alienis in-terest, sed ut suis. » [\[2\]](#)

Sénèque

C'est en une définition plus précise des bornes [\[3\]](#) de l'entendement humain que consisterait le principal service que le Professeur Emmanuel Kant a cherché à rendre à la métaphysique. Le fait de savoir s'il a, effectivement, bien tracé la ligne qui sépare ce qui est accessible à l'entendement humain de ce qui ne l'est pas, mérite la plus précise des investigations. Si cette dernière devait n'avoir aucun résultat, comme il est possible, alors on pourra tout de même nous être reconnaissant de l'avoir entreprise. <10>

Il ne s'agit pas, dans la présente investigation, de s'interroger sur les limites individuelles et contingentes de l'entendement humain, qui sont variées et changeantes à l'infini, tout en étant bien réelles; variées dans les différents stades de développement de la culture de la raison, du stupide habitant de Terre de Feu à l'Européen éclairé; changeantes de l'enfant mineur à l'adulte le plus raisonnable. La question est de savoir quelles sont les bornes essentielles et générales que l'entendement humain, à aucun stade de son perfectionnement et par aucun déploiement de force, ne peut dépasser.

La question peut aussi se formuler de la manière suivante: de quels objets la raison peut-elle avoir une connaissance certaine ? À l'opposé, quels objets ne peut-elle connaître? Qui déterminerait les premiers objets au moyen d'une caractéristique générale et connaissable, qui les distinguerait des derniers et déduirait de cette caractéristique la connaissabilité des premiers ainsi que l'impossibilité de connaître les seconds, aurait déterminé les bornes de l'entendement humain au moyen de la ligne de partage la plus précise.

Or cette ligne de partage a, jusqu'à présent, été tracée de manières fort différentes: la philosophie sceptique <11> n'avait besoin d'aucune ligne puisqu'elle ne considérait aucune connaissance comme certaine. La philosophie dogmatique décrit son domaine variablement doté de bornes tantôt étendues, tantôt réduites, sans jamais s'être octroyé un domaine illimité [4]. Il est infondé de reprocher à cette philosophie d'étendre sa puissance à tous les objets, d'exclure tout doute et de prétendre pouvoir tout connaître avec certitude. Elle s'oppose à la philosophie sceptique qui doute de tout, et, pour se distinguer de celle-ci, il ne lui est pas nécessaire de rejeter tout doute, de dénier toute limite à la connaissance certaine. Elle est en droit de décrire ces limites tantôt comme larges, tantôt comme étroites. Il est tout aussi injuste de faire le reproche de dogmatisme général à une philosophie qui confère au domaine de ses connaissances certaines une plus grande étendue, que de taxer celle qui réduit plus ses bornes du nom suspect de scepticisme. Toutes ces accusations et contre-accusations ne changent rien au problème en lui-même. Il faudrait abandonner ces disputes aux défenseurs de procès fâcheux, et l'écrivain philosophe devrait, pour sa part, s'en tenir à l'élucidation des problèmes que le recours à de tels moyens ne permet en rien de simplifier. <12>

Ainsi: qui n'est pas un sceptique est un dogmatique, et la question est alors seulement de savoir à quel point il l'est. Ceci dépendra des limites plus ou moins étendues à l'intérieur desquelles il circonscrira ses connaissances certaines. Un rapide passage en revue des systèmes philosophiques à l'aune de ce problème de délimitation ne sera peut-être pas inutile pour nous rapprocher de la mesure exacte du domaine indiscutable d'un dogmatisme raisonnable.

Au premier abord, il n'est certainement pas peu étonnant de constater que le dogmatisme le plus ancien inclut en son domaine les objets mêmes que la philosophie la plus récente exclut du sien, et rejette d'entre ces objets ceux auxquels le domaine de cette dernière philosophie se limite. Platon et <13> Aristote privaient toute connaissance sensible de certitude et limitaient la certitude au seul domaine des idées non sensibles ou de l'entendement; la philosophie actuelle nie toute certitude à ce domaine et n'accorde de certitude qu'au seul monde des sens. Les choses demeurèrent en l'état, avec plus ou moins de changements, jusqu'à ce que Bacon, au début du siècle dernier, enrichisse la logique des règles de l'art de l'expérience. On s'était jusque-là contenté de retravailler la forme de la connaissance par la raison et on s'en était tenu, du fait de la certitude de son objet, à ce que Platon et Aristote en avaient dit; et c'est aussi là que Bacon en resta.

Descartes fut le premier à se poser le problème de la matière de la connaissance par la raison. Il commença par se mettre en quête d'une caractéristique permettant de distinguer les vrais concepts des faux et crut la découvrir dans leur clarté. Certes on avait désormais découvert l'inscription qui figurait sur le temple de la vérité, mais il restait qu'elle n'était pas lisible; Descartes avait enseigné que ce qui était clair était vrai, mais il n'avait pas dit à quoi le reconnaître. Pourtant il était aisé de deviner que la clarté des concepts issus de compositions résidait dans la disposition de leurs caractéristiques à la composition. Les composés de concepts présupposent néanmoins des concepts simples dont ils sont constitués. Quels sont-ils? Et comment les obtenir? Descartes répondit à la première de ces questions: le concept le plus simple, à partir duquel peut se décomposer tout ce que contiennent les corps, est l'étendue, pour les esprits, l'idée. Il le formula avec ses mots: l'être des corps est l'étendue; celui des esprits l'idée. L'étendue était donc la matière générale de ses concepts composés des corps et de leurs phénomènes, et l'idée, celle des esprits, de leurs particularités ainsi que de leurs effets; <14> tous les changements des corps étaient donc des modifications de l'étendue, tous les changements des esprits des modifications de l'idée ou des perceptions.

Tous les concepts devaient désormais être composés à partir de ce matériau et selon les lois de la clarté; ces dernières étaient donc les lois de la forme. Mais quelles sont ces lois fixant la forme de la pensée? Ceci demeura obscur.

Ces lois fixant la forme de la connaissance étaient contenues, pour la philosophie aristotélicienne, dans les règles de sa syllogistique. Celle-ci fixait des règles pour les raisonnements catégoriques et conditionnés de la raison. Au fondement des premiers se trouve le principe de raison suffisante et au fondement des seconds le principe de contradiction. En effet, la règle de déduction du général vers le particulier n'est rien d'autre qu'un cas particulier, compris sous le principe général de contradiction [5].

Si l'enthousiasme, et surtout l'enthousiasme philosophique, parvenait à ne plus sacrifier sans vérifications tout ce qu'il détient d'ancien à son goût toujours si tenace pour la nouveauté, alors une mise en ordre attentive des règles de la syllogistique aristotélicienne aurait conduit aux premières lois fixant la forme de la connaissance. Mais <15> on laissa ainsi ces règles complètement de côté, ces règles dont il était interdit de vanter l'utilité sous peine d'être taxé de pédantisme scolastique, et l'on épuisa tout son zèle à travailler sur le matériau de la connaissance humaine.

L'un des principaux reproches que les métaphysiciens occupés à étudier la nature adressèrent à la philosophie cartésienne est de n'avoir pas défini de manière satisfaisante les concepts simples des sens externes, ou, dans la langue de l'école cartésienne, l'être des corps. Alors qu'on était affairé à contester sur sujet de cette partie du système cartésien, un métaphysicien logique, ou, si l'on préfère, un métaphysicien critique [6], se fit connaître qui donna à toute la recherche une nouvelle orientation. Etant donné que, dans les écoles philosophiques jusqu'à Descartes, l'on s'était toujours d'avantage concentré sur la forme de la connaissance, la philosophie fit une avancée considérable sur la voie de son perfectionnement lorsque Locke s'attacha à expliquer et justifier son matériau avec brio dans son célèbre ouvrage sur l'entendement humain [7]. Nous ne lui tiendrons pas rigueur d'avoir à ce propos complètement omis la forme, d'avoir considéré certaines de ses lois propres comme totalement inutiles, <16> puisque nous avons pour objectif de palier à ce manque et de remettre à l'honneur ce que ses prédécesseurs en ont dit d'utile. Le chemin qu'il emprunta pour rechercher l'essence des idées était effectivement le bon, mais il ne le poursuivit pas assez longtemps. Il remarqua fort justement qu'il fallait classer les idées selon les facultés de connaissance de l'âme afin de déterminer *a priori* quelles sortes d'idées forment tout le matériau de la connaissance humaine. Mais comme, dans cette classification, il en resta aux seuls sens qui ne lui donnaient accès qu'à des idées de l'expérience immédiate interne et externe parmi ses idées de sensation et de réflexion, comme il ne reconnut ni dans l'entendement ni dans la raison les sources irréfutables des idées vraies: ainsi sa classification devait-elle nécessairement se révéler

incomplète.

Nous nous situons ici à l'époque où commencent les nouvelles tentatives de déterminer les limites de la connaissance humaine. Il importait alors de resserrer ces mêmes bornes, leur matériau ayant lui-même subi un resserrement très important. Il ne fallut pas attendre longtemps avant de voir l'idéalisme commencer à construire son bâtiment aérien sur ces confortables fondations. Locke semblait ne pas avoir entrevu les conséquences de sa théorie <17> sur les idées, ou bien il avait tenté de se sortir d'affaire autant que faire se pouvait afin de ne pas sombrer avec l'entendement général et ce dernier s'était laissé séduire par cette aide subsidiaire. Mais ce que lui ne vit pas ou ne voulut pas voir, d'autres le virent.

S'il n'existe d'autres idées que les idées des sensations et de la réflexion, alors il s'ensuit nécessairement que tout le réel n'est que transformation et qu'il n'existe donc rien d'autonome. En effet toutes les sensations externes ne sont que des représentations des changements des corps, toutes les perceptions par le biais du sens interne, rien d'autre que des perceptions de notre faculté de connaître et de désirer. De telles prémisses rendaient inutile, pour la suite, toute cette pointilleuse métaphysique sur laquelle Berkeley [8] édifia l'ensemble de son idéalisme théorique; grâce à elles il lui eût été bien possible, s'il avait voulu être conséquent, d'aller si loin qu'il ne lui restât plus rien d'autonome dans le royaume du pensable. Avec bien moins de subtilité et tout aussi peu d'égards pour l'entendement général mais tout en étant plus conséquent, Hume [9] effectua le *salto mortal* dans l'empire désertique du néant illimité et hissa la bannière de l'idéalisme général. Il limita l'empire du vrai aux seules idées; puisque d'elles seules nous <18> avons une expérience immédiate, elles sont les seuls éléments que nous percevons comme réels. Certes nous pouvons aussi nous représenter quelque chose qui soit réel en dehors de nous; ces représentations qui sont appelées sensations dans la langue commune se distinguent de l'imagination par le seul fait qu'elles sont plus intenses, que leur objet est présent et réel. Hume appelle les sensations sentiments, impressions, toutes les autres représentations idées. Toutes deux ont en commun un type unique d'images et celles-ci sont, selon le degré de leur force, tantôt des impressions, tantôt des idées. Les idées complexes peuvent se ramener à des idées simples. Toutes deux se succèdent selon les lois de la contiguïté ou de la juxtaposition, de la similarité ou de la causalité. Mais cette causalité n'est rien d'autre que la succession des sensations et des idées, dont la forte fréquence nous amène, du fait de l'habitude, à croire à une relation de cause à effet entre elles [10].

Toute connaissance *a priori*, de même que toute connaissance des objets des sens aussi bien que de ceux de l'entendement et, avec eux, toute vérité logique de la connaissance du réel se trouvaient, du fait de cette limitation de la connaissance certaine du réel aux simples impressions, nécessairement exclus; <19> et de ce fait la connaissance se voyait réduite au plus petit cercle pensable. L'influence de cette limitation artificielle sur la logique, la métaphysique et la religion causa nécessairement du tort à beaucoup quant aux domaines les plus intéressants de leur entendement et qu'ils avaient à cœur et les incita à se défendre. Ce qui eut lieu en Angleterre, de ce point de vue, se trouve, pour l'heure, hors de notre propos qui se limite à l'histoire récente des limitations de la connaissance humaine en Allemagne. Il nous faut pourtant de nouveau effectuer un saut dans le passé afin d'étudier cette histoire plus précisément.

Avant même que ne paraisse l'ouvrage de Locke sur l'entendement humain, déjà Leibniz avait lutté contre une réduction trop arbitraire de l'étendue de la connaissance humaine en répertoriant de manière plus complète les sources de nos concepts. Qu'il me soit permis ici de restituer la théorie leibnizienne des sources et du domaine de la connaissance humaine de manière à en donner une image plus synthétique, et ce, afin de rendre compte du domaine de la connaissance humaine tel que Leibniz chercha à le définir, aussi bien contre Locke que contre l'idéalisme matérialiste ou général, et de permettre ainsi une comparaison entre les justifications de son propos et les objections qui lui furent adressées. Il ne me sera pas loisible d'évoquer toutes les particularités du système leib- <20> nizien mais seulement celles qui participent de cette théorie. Et puisque Wolff s'accorde avec lui pour toutes les sentences qui s'inscrivent dans notre propos, il ne sera pas particulièrement nécessaire de le citer. Je les résume dans les propositions suivantes:

1. Puisque nous ne sommes pas seulement dotés de sens mais aussi d'entendement et de raison: ainsi nous n'avons pas que de simples concepts d'expérience immédiats. En effet, mis à part les concepts d'expérience immédiats, nous disposons de concepts médiats, savoir des concepts qui se déduisent des premiers au moyen d'un bref raisonnement. Il est vain de nier ces concepts. L'imagination fait partie de ces concepts. La matière de la connaissance intuitive est constituée de l'étendue et de la représentation.

2. La forme de la connaissance peut donc aussi être appliquée à des concepts non imagés.

3. Nous disposons, outre les concepts de l'expérience, de concepts de l'entendement, ou concepts abstraits. Les plus élevés parmi ces concepts, ou concepts ontologiques, sont suprasensibles. L'entendement ne peut se représenter les concepts abstraits qu'au seul moyen de signes. Leur connaissance ne peut donc être que <21> symbolique. S'ils doivent devenir intuitifs, alors il faut se les représenter *in concreto*.

4. De nouveaux concepts peuvent être formés à partir d'une composition arbitraire de concepts abstraits. De même ces derniers ne peuvent devenir pour partie intuitifs que si l'on se représente leurs particularités *in concreto*.

5. Ceci forme l'ensemble de la matière à partir de laquelle doit se constituer le système de la connaissance humaine, selon les lois de la forme qui reposent sur les principes de contradiction ou de raison suffisante.

6. D'après quoi il existe de vrais concepts de l'entendement pur, au même titre qu'il existe des concepts composites et sensibles.

7. De la même manière, il existe des principes constitués de concepts de l'entendement pur, aussi bien que de concepts composites et sensibles.

8. Ces concepts ne sont pas vides [11], il est seulement impossible d'en avoir une intuition *in abstracto*.

9. Les objets extérieurs de ces concepts sont réels *in concreto* ou dans le particulier <22>, et leur réalité peut être connue *a priori* et *a posteriori*.

10. C'est de cette manière que l'on connaît la vérité objective de l'être suprême.

11. Cet être suprême donne aussi leur existence aux objets des sens externes.

12. Les qualités des objets des sens externes, donc l'étendue aussi, sont connues intuitivement par les sens. Dans cette connaissance on ne distingue pas le simple; pourtant ces qualités peuvent être connues très clairement par l'entendement pur,

même si l'entendement humain ne peut les connaître intuitivement, mais seulement symboliquement.

13. Les principes qui sont à l'origine des concepts de l'entendement n'entrent pas en l'âme par le biais de l'expérience, ils lui sont donc innés [12].

C'est de cette manière que la philosophie allemande avait jusqu'à présent tenté d'affirmer le domaine de la raison saine contre l'idéalisme particulier et général en élargissant les bornes de la connaissance humaine. Il est clair qu'elle dut pour ce faire procéder de manière critique, si l'on <23> comprend l'opération critique comme la décomposition des lois qui président, pour toute faculté de connaître à l'oeuvre dans une classe particulière de concepts, à l'élaboration de ses concepts propres selon les lois de la forme. Ceci lui fut contesté voilà peu au nom d'un simple décret qui n'a en rien l'apparence d'une démonstration, à moins de refuser de reconnaître que cette critique a justement dit ce que la plus récente dit elle-même, ce qui constituerait un *petitio principii* [13] assez grave.

M. Kant qualifia d'inutile la métaphysique développée par cette philosophie [14] et renvoya à un enseignement métaphysique à venir [15] dont aucune trace d'édification n'est pourtant visible, puisque sa critique lui interdit à l'avance l'accès à tous les matériaux qui auraient été nécessaires à cette construction. Pour ne pas courir le risque de répéter inutilement ce qui a déjà été si souvent affirmé, je souhaite ne citer que ceux des passages essentiels qui faciliteront la comparaison entre les théories leibnizienne et humienne de la limitation de la connaissance humaine et pourront mettre le lecteur en position de juger à quel point est fiable la promesse de retrouver, <24> avec cette critique et dans toute sa force, l'idéalisme général humien.

Kant commence par réfuter la validité objective des concepts purs de la raison, ou, selon l'ancien langage, des concepts purs de l'entendement, prétendant que ces concepts sont, d'après lui, vides, puisqu'ils ne renferment aucune des conditions de l'intuition sensible, savoir aucune des représentations du temps et de l'espace. Dit dans la langue de Leibniz: parce que ce ne sont pas des représentations intuitives et qu'ils ne contiennent aucun caractère intuitif *in abstracto*. Effectivement, d'après le système leibnizien, le concept de l'esprit le plus parfait ne contient rien qui soit spatial ou successif; mais une étude particulière est encore nécessaire pour déterminer si l'espace et le temps sont bien les représentations intuitives les plus simples. D'après ce même système, la représentation est le caractère le plus simple du concept d'un esprit et nous avons en nous-mêmes une connaissance intuitive des représentations *in concreto*. Leibniz était donc en droit de supposer que le pur concept de l'entendement du plus parfait des esprits n'était pas un concept vide.

Donc encore une fois: la critique leibnizienne de la raison conduit à des résultats différents de ceux de la critique kantienne et seule cette première critique est précise et fondée. La dernière présuppose <25> l'espace et le temps comme formes de l'intuition sensible, ou, pour le dire dans la langue commune, comme caractères les plus simples des concepts sensibles; la première: l'étendue, et pour les non sensibles: la représentation. Celle-là considère ces formes de l'intuition sensible comme absolument insolubles; et celle-ci les considère certes aussi comme insolubles, mais seulement pour les sens et non pour l'entendement. L'espace et l'étendue contiennent beaucoup d'éléments qui ne peuvent être pensés par l'entendement et la raison l'un sans l'autre. L'entendement contient ainsi les caractères les plus simples à partir desquels se forme les images de l'espace et de l'étendue dans la représentation sensible. Cette considération sera reprise dans un autre article, il n'est donc pas nécessaire de la développer plus avant ici.

Une deuxième raison pour laquelle M. Kant réfute les purs concepts de la raison est qu'ils ne donnent pas d'objets. Que signifie: donner des objets? Cela signifie-t-il: ils sont réels en dehors de celui qui se les représente? Alors je ne vois pas comment les objets des idées sensibles, du fait qu'ils sont imagés, devraient être plus réels que les objets de l'entendement, du fait que ceux-ci ne sont pas imagés. Cela signifie-t-il que les concepts sensibles sont intuitifs? Ceci est en effet vrai, ils sont bien intuitifs immédiatement, mais les concepts de l'entendement, eux, ne le sont que média- <26> tement. En effet ils sont déduits de concepts sensibles et l'on peut avoir une intuition d'eux dans ces derniers, et s'ils sont composés de concepts abstraits, alors ils apportent aussi à ces derniers les caractères médiatement intuitifs des concepts abstraits dont ils sont constitués. Et, inversement, il faut bien voir ici ce qui fait l'aspect capital des concepts sensibles et qui fait qu'ils doivent avoir un objet réel, à la différence des autres.

Le résultat de ces observations me semble être le suivant: on pourrait affirmer sans prétention que la délimitation de la connaissance humaine par la critique leibnizienne de la raison n'est pas encore obsolète, que tout ce que la critique kantienne contient de profond est contenu en elle et même encore bien plus de choses que cette dernière rejette sans raison. De nouveaux éclairages se feront encore si nous recherchons à partir de laquelle des deux critiques l'on pourrait se rapprocher le plus de l'idéalisme général humien.

C'est justement en cela que résiderait le principal service dont Kant attribue la renommée exclusivement à sa critique, elle doit, d'après ses *Prolégomènes à toute métaphysique future*, guérir en profondeur toutes les blessures que l'idéalisme humien <27> a infligées à la philosophie et qu'aucune métaphysique n'est parvenue, d'après lui, à guérir jusqu'à présent [16]. Sa critique doit parvenir à ce miracle en initiant une métaphysique qui, d'après la préface à la nouvelle édition de la *Critique de la raison pure* [17], présuppose que les objets doivent s'orienter selon notre connaissance; si cette méthode très prometteuse signifie que les objets de notre connaissance doivent s'accorder avec notre connaissance et notre connaissance avec ces objets, dès que notre connaissance est conforme aux lois de la forme qui sont essentielles à ses facultés de connaissance propres: alors elle a entièrement suivi la philosophie leibnizienne. La raison dicte, dans la langue de Kant et dans cette philosophie plus que dans toute autre, ses lois à la nature, elle emprunte même plus qu'une autre le matériau de sa connaissance à son intériorité. Ainsi répartit-elle les phénomènes des corps en matériaux dont elle trouve les éléments en elle-même. Elle se hisse de cette manière, avec ces éléments, au concept de la plus haute des réalités et redescend à partir de ce dernier vers la réalité des objets extérieurs des sens.

Si cette méthode doit ainsi permettre de réaliser tout ce que M. Kant en promet: alors nous avons découvert la pierre philosophale de la métaphysique. L'<28> idéalisme humien est anéanti. La philosophie leibnizienne avait déjà préparé son déclin auparavant. Il n'avait donc pas à attendre la critique de la raison de M. Kant pour connaître sa défaite, dont on est autorisé à douter qu'elle eût pu causer sa chute. En effet, M. Kant situe la conscience que la raison a du permanent en nous-mêmes et considère la conscience qu'elle a de notre propre existence individuelle comme une illusion. Les concepts de la raison pure qui ne contiennent ainsi pas d'intuition sensible du temps et de l'espace n'ont, de même, aucune validité transcendantale; il existe donc aussi peu un esprit infini que des éléments simples des corps. Les concepts de l'entendement sont de simples catégories qui permettent de relier entre eux les phénomènes. Certes il démontre la conscience immédiate d'autres objets hors de nous. Seulement s'il ne faut comprendre en ceci que la réalité objective d'un monde substantiel et permanent des corps, alors cela est incompatible avec l'être purement idéal du permanent en nous, sans compter les reproches qui pourraient être faits quant à la clarté et à la pertinence de cette démonstration. Le possible recours à la critique kantienne de la raison contre l'idéalisme humien est par conséquent encore loin d'être établie et l'inutilité de la critique leibnizienne loin d'être démontrée au point que la première puisse fonder son règne acquis de droit sur les ruines des deux précédentes. <29>

Si nous comparons maintenant les déterminations leibnizienne et kantienne des limites de la connaissance humaine: alors il apparaît que cette dernière arrive difficilement plus loin par rapport à l'idéalisme que la détermination humienne, alors que la détermination leibnizienne inclut en son domaine la psychologie rationnelle, la cosmologie et la théologie, et, d'après moi, la critique kantienne de la raison n'a pas encore réussi à lui retirer cette partie de son domaine.

Puisque cette étude n'a pour but que de faciliter une vue d'ensemble de l'étendue de la connaissance humaine d'après les critiques leibnizienne, humienne et kantienne de la raison, et ce, pour permettre de juger des tiraillements philosophiques que la Critique de la Raison Pure de M. Kant a déclenchés, alors il lui est bien impossible de s'appesantir sur l'étude détaillée de chacune de ses parties. Celle-ci doit se faire progressivement dans quelques-uns des articles de ce magazine, mais a, pour part, déjà été menée dans les œuvres sur l'espace et le temps de M. Feder [18], conseiller à la cour, dans les articles fragmentaires du Professeur M. Flatt [19] et les lettres de M. Maaß [20] sur les antinomies.

****Notes sur le texte** (recliquer sur la note pour revenir dans le texte)

[1] Tiré de: Johann August Eberhard, *Philosophisches Magazin*, édité par. J. A. Eberhard, tome 1, Halle 1789, p. 9-29. Traduit de l'allemand par Aurélien Bonin.

[2] „Cum illa tetigit, alitur, crescit ac uelut uinculis liberatus in originem redit et hoc habet [animus] argumentum divinitatis suae quod illum divina delectant, nec ut alienis, sed ut suis interest.“, in: Sénèque, *Questions naturelles*, Livre I, préface, § 12. En français: « Arrivée là-haut [le ciel], elle [l'âme] s'y alimente et grandit. Il semble que, libérée de ses entraves, elle revienne à sa source. Dans les charmes qu'ont pour elle les choses divines, elle trouve une preuve de sa propre divinité. Elle y prend l'intérêt qu'on a, non pas pour ce qui est étranger, mais pour ce qui est sien. », texte établi et traduit par Paul Oltramare, *Les Belles Lettres*, Paris 1973. Cette citation, légèrement modifiée par Eberhard, caractériserait, d'après Manfred Gawlina, l'arrière-plan théo-rationnaliste de l'argumentaire déployé par Eberhard contre Kant. Cf. sur ce point M. Gawlina, *Das Medusenhaupt der Kritik Die Kontroverse zwischen Immanuel Kant und Johann August Eberhard*, W. de Gruyter, Berlin, New York, 1996, p. 122-126. Gawlina reprend pour son titre une expression que l'on retrouve dans le *Sur une découverte* de Kant, p. 199, cf. Emmanuel Kant, *Der Streit mit Johann August Eberhard*, Meiner, Hambourg, 1998, p. 125.

[3] Eberhard ne distinguant manifestement pas « Grenze », limite, de « Schranke », borne, à la différence de Kant (A 758-759, B 786-787). Kant relève cette imprécision dans son *Sur une découverte*, p. 220, cf. Jocelyn Benoist, *Réponse à Eberhard*, introduit, traduit et annoté par Jocelyn Benoist, Paris, Vrin, collection « Textes & Commentaires », janvier 1999, note [1] relative à la page 220, p. 165. Dans la terminologie kantienne, le terme de limite a une connotation positive, comme circonscription du domaine où la liberté peut s'exercer, à la différence du terme de borne, terme connoté négativement et Manfred Gawlina, *op. cit.* p. 100-107.

[4] En cela Eberhard répond à Kant qui prête, et c'est aussi l'un des objectifs essentiels de cet article, au dogmatisme un domaine de connaissable illimité, ou du moins trop étendu puisque dépassant l'expérience.

[5] Eberhard reviendra plus tard sur cette déductibilité du principe de raison suffisante à partir du principe de contradiction.

[6] Il s'agit ici d'une formulation assez mal venue qui ferait passer le critique pour du logique, alors que Kant insiste bien sur le rôle du transcendantal dans la théorie critique, qui souhaite dépasser le domaine du purement logique auquel il limite le dogmatisme. Ceci est particulièrement clair dans son *Sur une découverte*. L'on pourrait d'ailleurs tenter de relire ce texte afin d'y apercevoir de quelle manière Kant y réduit la théorie eberhardienne, ne considérant pas la présence de l'empirisme qui s'y fait jour.

[7] Locke, déjà, déduit ce qu'Eberhard appelle "concepts de l'entendement" (*Verstandesbegriffe*) de l'expérience: John Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, London 1690, livre II, chapitre I, §§ 3-5, p. 105-106.

[8] George Berkeley, *A Treatise Concerning The Principles of Human Knowledge*, [Part. 1] "Wherein the chief Causes of Error and Difficulty in the Sciences, with the Grounds of Scepticism, Atheism, and Irreligion, are inquir'd into", Dublin 1710.

[9] David Hume, *Treatise on Human Nature: being an Attempt to introduce the experimental Method of Reasoning into Moral Subjects*, 1^{ère} édition: Londres 1739, 2^{ème} édition: Oxford 1978, livre I, partie I, section I, p. 1; cf. aussi section II, p. 7-8; *An Enquiry Concerning Human Understanding*, Londres 1748.

[10] Kant s'y réfère aussi, cette thèse développée par Hume et relative à l'habitude apparaît pour lui comme le point de départ, inexploité par Hume, du travail de la critique qui va ainsi pouvoir faire sortir la métaphysique de ses errances.

[11] Ici, Eberhard répond clairement à un reproche de Kant, selon lequel les concepts sans intuition correspondante seraient vides.

[12] Cette idée d'innéité est attaquée par Kant dans son *Sur une découverte*, p. 221-222, Meiner p. 150-152.

[13] Expression latine signifiant „anticipation du principe“, désigne la faute de raisonnement logique consistant en une entorse faite au principe de raison suffisante. On fait appel à une thèse manifestement juste mais nécessitant elle-même une démonstration pour en valider une autre. Kant utilise pour sa part l'expression grecque: « ὕστερον πρότερον », *Sur une découverte*, p. 188, Meiner, p. 112.

[14] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, première édition: Riga 1781.

[15] L'on peut ici supposer qu'Eberhard veut parler des *Prolegomènes*.

[16] *Op. cit.*, cf. A 6-9 et A 13-15.

[17] Emmanuel Kant, Préface à la *Critique de la raison pure*, B XVI-XVII: « [...] en Métaphysique, on peut faire un pareil essai [pareil à celui de Copernic en physique], pour ce qui est de l'intuition des objets. Si l'intuition devait se régler sur la nature des objets, je ne vois pas comment on en pourrait connaître quelque chose *a priori*; si l'objet, au contraire (en tant qu'objet (Objet) des sens) se règle sur la nature de notre pouvoir d'intuition, je puis me représenter à merveille cette possibilité. », éditions PUF, Paris, 1944, p. 19.

[18] Johann Georg Heinrich Feder, *Ueber Raum und Causalität zur Prüfung der Kantischen Philosophie* (Sur l'espace et la causalité, en vue d'examiner la philosophie kantienne), Göttingen 1787, et: *Kantische Denkformen und Kategorien* (Les formes de la pensée et les catégories kantienne), Frankfurt am Main, 1787.

[19] Johann Friedrich Flatt, *Fragmentarische Beyträge zur Bestimmung und Deduktion des Begriffs und Grundsatzes der Causalität und zur Grundlegung der natürlichen Theologie, in Beziehung auf die Kantische Philosophie* (Contributions fragmentaires à la détermination et la déduction du concept et du principe de causalité, ainsi qu'à la fondation de la théologie naturelle, eu égard à la philosophie kantienne), parus en 1788 dans le numéro 2 du *Philosophisches Magazin*. Flatt était un proche d'Eberhard et professeur à Tübingen.

[20] Johann Gebhard Ehrenreich Maaß, *Briefe über die Antinomie der Vernunft* (Lettres sur l'antinomie de la raison), *Allgemeine Literarische Zeitung* 1789/I (20.1.1789), N. 20, Halle 1788. Ces trois auteurs faisaient partie de la myriade de penseurs réunis autour d'Eberhard, aux côtés des mathématiciens Abraham Gotthelf Kästner de Göttingen, Georg Simon Klügel de Halle et de l'ecclésiastique Gebhard Ulrich Brastberger, qui tous publièrent des articles dans le *Philosophisches Magazin*.

Sites Internet

Le texte de certaines œuvres majeures de Kant est disponible sur le site <http://gutenberg.spiegel.de/autoren/kant.htm> (*Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels*; *Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht*; *Kritik der praktischen Vernunft*; *Kritik der reinen Vernunft (erste Auflage)*; *Kritik der reinen Vernunft (zweite Auflage)*; *Kritik der Urteilskraft*; *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik, die als Wissenschaft wird auftreten können*; *Der Streit der Fakultäten*; *Von dem ersten Grunde des Unterschiedes der Gegenden im Raum*; *Was ist Aufklärung?*)

Responsable : Aurélien Bonin